

# ANTI**RESSE**

N° 235 | 31.5.2020

## Tentation chinoise Surveillance, violence et nouvelle normalité

## Chloroquine, le pharmageddon

Observe • Analyse • Intervient



SHENZHEN, 30.3.2019. PHOTO SD.

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## La tentation chinoise (Covid-19, le coup d'État technologique. 3)

**S**UR CHAQUE ASPECT DE LA CRISE COVID-19 PLANE L'OMBRE DE LA CHINE. PARCE QU'ELLE EST LA «PATRIE» DU VIRUS, BIEN SÛR. MAIS AUSSI PARCE QU'ELLE REPRÉSENTE, PEUT-ÊTRE, L'IDÉAL VERS LEQUEL TEND NOTRE PROPRE SOCIÉTÉ. JETONS UN REGARD DANS CE MIROIR DU FUTUR.

La Chine moderne est sillonnée de trains à grande vitesse, neufs, immaculés. Ils sont si rapides et si ponctuels qu'on en oublie l'avion. Un ordre parfait y règne. Tout est parfaitement pensé, sauf un détail: dans certaines voitures sans compartiments, il n'y a qu'une seule prise électrique pour plus de cent passagers. Et cela, dans l'Empire du Milieu, c'est un vrai problème. Un drame, parfois. Le Chinois 2.0 ne peut pas se permettre de tomber en panne de batterie. C'est pourquoi, dans son TGV filant à toute allure, il fait la queue, sagement, pour pouvoir recharger son smartphone pendant quelques minutes. Anticipant le manque, des petites dames vont et viennent sur les quais de gare avec des paniers d'osier d'où elles tirent des paquets pour les vendre

en dernière minute aux voyageurs. Le touriste croit qu'il s'agit de friandises: ce sont en réalité des batteries externes USB.

### QUAND L'ÉLÈVE SURPASSE LE MAÎTRE

En quelques années seulement, le pays le plus peuplé du monde est passé de l'arriération technologique à la civilisation *netifiée*. La rapidité et l'efficacité de cette mue - illustrée par la gestion rigoureuse de la crise du coronavirus (et de l'information y relative) - semblent faire bien des envieux du côté de l'Occident.

Des décennies durant, les Chinois se sont contentés de copier et d'apprendre. Ils ont appris très vite, généreusement aidés par les transferts imprudents de technologies des compagnies occidentales - et

par les délocalisations industrielles qui leur ont assuré un profit considérable tout en fragilisant nos sociétés. Aujourd'hui, ils recueillent les fruits de cette patience. Le cœur de la puissance a basculé vers l'Orient et cette dérive des continents provoque des vagues de panique auxquelles le bassin atlantique, habitué à dominer le monde, n'était pas préparé.

La crise du coronavirus semble avoir encore davantage creusé l'écart. Mais le comportement de nos élites dirigeantes s'explique aussi en bonne partie par la hantise d'un décrochage irrattrapable vis-à-vis de la Chine. Notre tour est venu, dirait-on, de copier aveuglément les solutions chinoises, mais sans la patience des Orientaux et sans véritable réflexion sur l'environnement civilisationnel qui les a rendues possibles. C'est une chose de renforcer par les outils technologiques une société traditionnellement fondée sur la surveillance, la crainte absolue du pouvoir et le collectivisme. C'en est une autre de les imposer à un monde où l'individu, jusqu'ici, était persuadé qu'il était le pilier de la société et la mesure des lois.

### UN AVANT-GOÛT D'AVENIR

Au printemps dernier, en cette période exacte où, un an plus tard, le coronavirus allait «confiner» le monde, j'entreprenais un grand voyage en train de Sibérie en Chine, en passant par la Mongolie. Je l'ai raconté au travers de mes carnets dans l'Antipresse(1). La dystopie que nous avons vécue ces derniers mois et la place centrale qu'y occupe

la Chine - bien malgré elle - m'ont conduit à relire ces notes dans une autre lumière. Ce qui, alors, était seulement «dans l'air», à l'état de possibilité ou d'allusion, est devenu une réalité omniprésente.

Il n'en fallait pas beaucoup pour transformer le régime de vie ordinaire de la population chinoise en confinement strict. Dès le poste-frontière avec la Mongolie, on comprend qu'on a changé le monde. En débarquant du train, on se retrouve dans un hall ressemblant plutôt à un aéroport pour y poireauter un temps indéterminé. La *high tech* n'exclut pas l'attente. Le premier contact avec l'administration est assuré par une machine qui vous parle (comiquement mal) dans la langue de votre passeport. L'internet est partout - mais sévèrement bridé (c'est le cas de le dire) lorsque vous essayez de vous connecter à l'étranger. Une sensation de goulot d'étranglement vous accompagne partout. Partout, des clôtures et des rubans pour la canalisation des masses. Partout, des terminaux ou des placards affichant des damiers QR. Les machines communiquent entre elles, sans cesse, dans un code totalement illisible à l'œil humain.

Vous regardez cela, et pour la première fois dans votre vie de *geek* occidental, vous vous sentez largué. Vous essayez de retirer des billets dans des automates, vous payez en liquide, ils vous regardent avec une pointe de commisération. Pendant que vous essayez de vous expliquer par geste ou en montrant des mots dans un cale-

pin, ils parlent calmement dans leur téléphone et vous montrent la phrase qui s'affiche. Leur existence, désormais, ne nécessite plus pour ainsi dire qu'une seule application (WeChat). Communiquer, rechercher, s'identifier, payer: tout est concentré dans le smartphone. La notation «citoyenne», du coup, aussi. Imaginez-vous un permis à points étendu à chaque acte de votre vie? Avec un demi-million de caméras de surveillance dotées de reconnaissance faciale quadrillant le territoire, vous n'avez pas intérêt à jeter votre mouchoir usagé dans la rue, même si vous paraît déserte. Le code-barre tatoué sur le front dénoncé par les dystopies du XXe siècle est largement dépassé. Même la puce subcutanée devient obsolète lorsqu'il suffit de scanner votre bouille (même avec un masque hygiénique). Pour tromper le système, ne vous reste que la chirurgie plastique...

#### LES CONDITIONS DU CONSENTEMENT

Dans les moments d'égarement, vous vous mettez à les envier. Comme la vie paraît simple, suave, sans accroc. À Pékin, Shanghai, Shenzhen, chaque fois que j'ai pu, j'ai demandé aux gens que je croisais si le contrôle leur pesait. «Non, pourquoi?» était la réponse la plus fréquente. Tant qu'on n'a rien à se reprocher, n'est-ce pas?

C'est vrai: qu'ai-je à craindre de la surveillance, au fond? Une immersion dans un système de contrôle absolu vous oblige à sérieusement mettre en question vos convictions. Je l'ai fait, sans cesse, au cours de ce

voyage. Voici ce qu'il en est ressorti: peu importe si je n'ai rien à cacher, l'affaire n'est pas là. Elle est dans le principe: il existe une part de moi qui m'appartient en propre, à quoi personne d'autre ne doit avoir accès, ni femme, ni enfants, ni père ni mère. Sans ce coffre-fort, même s'il ne contient rien d'important, je ne serais plus moi. Ma *privacy*, ce n'est pas seulement un droit. C'est mon héritage culturel, mon programme et mon préjugé d'Européen, ma deuxième bosse: sans elle, je ne serais plus chameau, mais dromadaire. Or voilà, je suis né chameau. Je n'ai pas envie de devenir dromadaire.

Les Occidentaux vivant en Chine se sont faits, eux, à ce système - forcément. Mais c'est un consentement délibéré, un moindre mal, où l'on peut trouver même un certain confort: sécurité, commodité, simplicité. Dans la mentalité chinoise, ce consentement est implicite. Le souverain assis au centre géométrique de la Cité interdite - qu'il soit d'essence divine ou issu du Parti communiste - garde un œil légitime sur tout ce qui se passe dans son Empire. La reconnaissance faciale n'est qu'un outil de sa bienveillante omniscience.

Dans cette civilisation des métamorphoses et des multitudes, le contour de l'individu n'est pas une ligne claire à la Hergé, mais plutôt une vapeur. Lors de ma rencontre inoubliable avec le banquier-philosophe-blogueur Ye Tian Wei, j'avais été frappé par la décontraction et la confiance avec laquelle il envisageait la mutation déjà observable

de son peuple au travers du conditionnement numérique. Et l'idée de «perfectionner» l'humain pour des tâches précises - par exemple les longs voyages dans l'espace - ne lui faisait absolument pas peur.

Ce qui chez nous passe pour du scientisme fanatique prend une autre coloration dans la civilisation orientale. L'ancrage dans la tradition n'y est pas qu'un concept. Le culte des ancêtres est encore vivant et l'on vénère Confucius dans toutes les écoles. À l'arrière-plan, comme les cordes jouant le bourdon dans la musique indienne, subsiste cette confiance dans le *Tao*, la voie juste que nul ne peut définir, mais qui nous définit, elle, par-delà les accidents et les circonstances. Et si au bout du *chemin (Tao)* nous attend la fusion dans une termitière ou un nuage électronique, ma foi, c'est que l'univers est fait ainsi...

### OÙ EST NOTRE PARACHUTE?

Peut-être affronterions-nous mieux, nous aussi, le passage à l'humanité cellulaire - ainsi que j'ai appelé la révolution numérique totale -, s'il nous restait une part de foi réelle dans le transcendant et dans la persistance de l'immortel en nous, dussions-nous ressembler demain à des pieuvres gélatineuses. Mais nous sommes trop pauvres. Hors de notre dignité d'individus, garantie par ce coffre-fort intérieur qui souvent ne contient que des toiles d'araignées, que nous reste-t-il? Quelle garantie de rectitude et d'identité qui nous soit supérieure, qui nous dépasse?

Tout est fait, justement, pour que nous n'en ayons plus. Que nous soyons réduits à des atomes.

En notre état de conscience actuel, nous nous définissons par notre rationalité et notre quant-à-soi d'individus. Nous vivons sous contrat social, non en tant que hordes, essaims ou grappes (mais c'est étrange que l'on doive le rappeler). La tentation chinoise est un aboutissement somme toute attendu de la dérive des classes dirigeantes, toutes de plus en plus isolées de leur base populaire. Elle est plus logique encore du point de vue du *big business* couplé au *big data*, qui a éperdument besoin de «lisser les courbes» du comportement humain pour optimiser sa production et sa communication.

Au croisement de ces deux inflations, celle du pouvoir et celle du capital, à un horizon de plus en plus rapproché, nous attend le spectre de l'État total. En un mot, tout ce que notre conscience, notre expérience, notre éthique et notre instinct d'êtres issus de la culture gréco-latine nous commandent de rejeter. Mais à quoi notre modernité nous ramène opiniâtrement...

/A suivre./

### NOTE

Étapes de mon voyage en Asie en 2019:

- \* «Retraite en Russie», AP172 | 17/03/2019
- \* «Ruminations au bord du lac gelé», AP173 | 24/03/2019
- \* «Au pays de l'humanité cellulaire», AP175 | 07/04/2019
- \* «Villes-métastases, villes-champignons», AP176 | 14/04/2019



ENFUMAGES par Eric Werner

## Sur la «nouvelle normalité»

**C**E N'EST PAS DURANT LES PÉRIODES ORDINAIRES, MAIS BIEN DANS LES TEMPS EXTRAORDINAIRES QU'ON APPREND À PENSER POLITIQUEMENT. CAR LES INTENTIONS ET LES ACTES Y APPARAISSENT DANS TOUTE LEUR ÉVIDENCE ET LEUR NUDITÉ. AUJOURD'HUI COMME HIER.

En mai 1945, quelques semaines après la débâcle allemande et l'arrivée des troupes américaines dans son petit village de Kirchhorst, près de Hanovre, Ernst Jünger écrit dans son Journal: «En des jours, des semaines, des mois comme ceux-ci, on apprend à penser politiquement et on accumule des expériences dont on se nourrit pendant des décennies» (1).

La guerre vient de se terminer, mais la paix peine pour autant à se rétablir. L'anarchie règne, et certains en profitent (viols, meurtres, pillages, etc.). Laissons ici de côté l'anarchie, ce n'est vraiment pas aujourd'hui le sujet. Si les gens devaient aujourd'hui se plaindre de quelque chose, ce serait plutôt du contraire: fichage, traçage, contraintes diverses et variées, la police à tous les coins de rue, etc. Mais, ceci mis à part, on se retrouve aujourd'hui, comme en d'autres périodes de l'histoire, en une situation sortant de l'ordinaire. Ces

périodes sont souvent mal vécues (au plan tant individuel que collectif), mais elles permettent aussi, comme le dit Jünger, d'accumuler «des expériences dont on se nourrit pendant des décennies». Ce n'est pas durant les périodes ordinaires, mais bien extraordinaires qu'on «apprend à penser politiquement».

### LES SENTIMENTS QUE L'ON FEINT

On *peut*, bien évidemment, apprendre à penser politiquement durant les périodes ordinaires. Ce n'est pas en soi absolument impossible. Mais cela se fait au prix de gros efforts. Il faut se donner beaucoup de peine pour percer le mur des fausses apparences, et même: on n'est jamais sûr que derrière ce premier mur ne s'en cache pas un second, puis un troisième, etc. C'est pourquoi tant de gens se plantent à son sujet. Voyez les journalistes officiels, les «politologues», etc.

Alors que durant les périodes extraordinaires, tout s'offre beaucoup plus directement au regard. La politique s'écrit ici en gros, et même très gros caractères. Pour ne pas voir ce qui se donne ainsi à voir, il faut vraiment le vouloir.

Entre autres et par exemple, que la politique ne consiste pas à obéir aux lois, mais au mieux à en faire une application sélective, le cas échéant même à les changer, quand elles en viennent, comme cela arrive parfois, à représenter une gêne ou un handicap. On ne le dirait pas à toutes les époques. Mais c'est ce qu'on dirait aujourd'hui. On le voit, par exemple, avec le temps de travail hebdomadaire: il a été déplaçonné. Ou encore le traçage numérique. Il n'y avait pas de base légale à ce qu'on se proposait de faire: eh bien, on l'a créée: quoi de plus simple? Changer la loi quand elle nous déplaît, en créer une quand elle n'existe pas, ce n'est pas très compliqué: simple formalité, en fait.

Quant à l'application sélective des lois, chacun en a pris la mesure en voyant le zèle tout à fait étonnant que mettait la police à faire respecter les lois et plus généralement encore les mesures édictées par les autorités dans les quartiers à forte proportion d'immigrés, que ce soit en Suisse ou en France. Cela ne date pas d'hier, mais on n'y était, jusque-là, pas trop attentif. C'est différent maintenant. Qui plus est, tout le monde trouve tout cela très bien! Le sabbat est fait pour l'homme, non l'homme pour le sabbat. Dès qu'une guerre éclate, ou mieux encore une pandémie, on n'attend

qu'une chose des autorités: qu'elles prennent des décisions, en fait n'importe lesquelles.

On ne se permettrait évidemment pas de dire ici que l'État de droit n'est qu'un mythe. C'est plus compliqué. Il n'y a pas d'un côté les mythes, de l'autre la réalité. Les mythes, pour autant bien sûr qu'on y croie, font eux-mêmes, le plus souvent, partie de la réalité: ne serait-ce qu'au sens où ils l'occultent. On est, il est vrai, dans la comédie, mais les acteurs se laissent parfois prendre au jeu. Les sentiments que l'on feint, on finit par les avoir. Les acteurs, mais pas seulement les acteurs: aussi parfois le public. C'est du moins ce qui se passe en temps normal. Il en va différemment en revanche lorsque la normalité s'interrompt (et on le sait, il suffit souvent de très peu de chose pour que cela se produise: un rien). À ce moment-là, les choses deviennent beaucoup plus compliquées. On ne dira pas que la magie n'opère plus, si, elle opère encore: mais plus difficilement.

#### CARTES SUR TABLE

C'est ce que des auteurs comme Machiavel, ou encore à notre époque Carl Schmitt, ont eu le mérite, l'un comme l'autre, de rappeler. Eux pensent la politique à partir non de l'ordinaire, mais de l'extraordinaire. Car, à leur avis, l'extraordinaire est ce qui permet le mieux de comprendre l'ordinaire. L'ordinaire en lui-même est d'une grande opacité. Mais il s'éclaire dès que de l'ordinaire on passe à l'extraordinaire. À ce moment-là, tout devient très clair et transparent. Et

donc on n'a plus besoin d'une loupe pour lire l'ordinaire. C'est l'extraordinaire lui-même qui est cette loupe.

Cela étant, on pourrait aussi inverser les termes du problème et dire que ce qui fait qu'on bascule ainsi de l'ordinaire dans l'extraordinaire, c'est justement que les acteurs, non seulement ont arrêté de se prendre au jeu, mais plus simplement encore ont arrêté de jouer la comédie. Ils en ont eu assez de jouer la comédie, plus exactement encore ont pensé qu'ils pouvaient désormais s'en dispenser. Ce n'était plus pour eux une nécessité. Ils se sont sentis assez sûrs d'eux-mêmes, assez forts, si l'on veut, pour n'avoir plus à la jouer. Et donc ont cessé de la jouer. Le décisionnisme n'éprouve ici plus le besoin de se camoufler derrière ce qu'il n'est pas, il s'affiche désormais ouvertement pour ce qu'il est: le décisionnisme. Mais s'il en est ainsi, ce n'est pas parce qu'on aurait basculé de l'ordinaire dans l'extraordinaire. C'est plutôt l'inverse. Les décideurs jouent désormais cartes sur table. Ils ne le faisaient pas jusque-là, maintenant ils le font. C'est cela même qui nous fait basculer dans l'extraordinaire.

On le voit avec cette pandémie. On est plutôt aujourd'hui au terme d'une évolution qu'au début. Il y a un bout de temps déjà que les dirigeants avaient commencé à bouger dans ce domaine. On l'avait vu avec les lois antiterroristes. C'étaient des lois d'exception, mais présentées en même temps comme appelées à durer. Elles furent très vite d'ailleurs transférées dans le droit ordinaire. Non seulement on avait basculé dans l'extraordinaire,

mais l'extraordinaire était devenu l'ordinaire. Puis sont venues les LBD. Si ça ne vous plaît pas, c'est le même prix. On ne se donne même plus ici la peine de donner le change. Enfin cette pandémie. La référence à l'État de droit reste encore de mise. Mais elle devient de plus en plus mécanique. Sous l'acteur qui récite son rôle perce le décideur ne jouant d'autre rôle, en fait, que le sien propre. En Suisse, la présidente a parlé de «nouvelle normalité».

Dans quelle mesure de telles expériences nous aident-elles à penser la politique? Elles nous aident, en tout état de cause, à penser *une partie* de la politique: c'est ce que je dirais. Allons plus loin: c'est *une des deux faces* de la politique. Car la politique, tout comme le dieu Janus, est à deux visages. Le premier est celui que résume l'expression qu'on vient de voir: «nouvelle normalité». L'autre est celui dont parle Jünger dans son Journal: l'anarchie. Nous avons laissé de côté ici l'anarchie. Encore une fois, le problème n'est pas d'actualité. Mais il pourrait le redevenir un jour. Le Covid-19 aidant, on l'imagine mal, mais on passe aisément, comme on sait, d'un extrême à l'autre. Peut-être même est-ce *cela*, très exactement, qui définit la politique: l'incessante transmutation d'une des deux faces de la politique en l'autre. La politique non pas comme anarchie ou «nouvelle normalité», mais comme point de passage de l'une à l'autre, porte d'entrée (ou de sortie). Ce qu'était le dieu Janus.

#### NOTE

1. Ernst Jünger, *Journaux de guerre*, t. II, 1939-1948, La Pléiade, 2008, p. 877.



LA POIRE D'ANGOISSE par Slobodan Despot

## Chloroquine, le pharmageddon

**N**OUS VIVONS UN CATACLYSME NUCLÉAIRE DE L'INFORMATION MÉDICALE. COMME À TCHERNOBYL EN 1986, LE RÉACTEUR EST ENTRÉ EN FUSION, LE COUVERCLE A SAUTÉ ET LES ÉMANATIONS COMMENCENT À SE RÉPANDRE DANS L'ATMOSPHÈRE. L'EXPLOSION A DÉJÀ FAIT BEAUCOUP DE BRUIT ET DE FUMÉE, MAIS LES RÉPERCUSSIONS SILENCIEUSES SERONT BIEN PLUS GRAVES.

Le magazine médical *The Lancet* passait pour une référence en matière scientifique. C'est sans doute pourquoi les médias de grand chemin ont immédiatement claironné son étude dévastatrice contre la chloroquine. C'est dans *The Lancet*, c'est donc parole d'Évangile. Exit Raoult, tu nous as assez faits chevrer avec ta barbe et tes potions de grand-père.

Le ministre de la santé Olivier Véran s'est précipité sur l'étude comme la vérole sur le bas clergé breton pour régler définitivement son compte à ce virologue «low-tech» en faisant interdire la prescription d'hydroxychloroquine. La députée LREM Coralie Dubost lui a fait écho

avec des notes carrément agressives. Les médias lui ont offert une tribune sans s'appesantir sur le fait qu'elle est la femme du ministre!

La dernière heure a sonné, a-t-on pu croire, pour le clan des Marseillais dans sa guerre contre le gang des Pharmaciens. Mais, soudain, coup de théâtre: quelques originaux se sont avisés de lire la fameuse étude. Elle avait pour elle le prestige du titre et des nombres, mais était manifestement orientée, incohérente, compilée à partir de données informatiques - sans contact avec des patients réels -, avec des groupes de référence inégaux et des chiffres de mortalité gonflés.

Bref, du travail de barbouilleurs,

qui semble fait exprès pour confirmer le constat désolant du directeur de *The Lancet* lui-même, le Dr Horton, sur l'intégrité des publications scientifiques:

«... une grande partie de la littérature scientifique, peut-être la moitié, est peut-être tout simplement fautive. Grevée par des études portant sur des échantillons de petite taille, des effets minuscules, des analyses exploratoires non valables et des conflits d'intérêts flagrants, ainsi que par une obsession à poursuivre des tendances à la mode d'importance douteuse, la science a pris un virage vers l'obscurité.» (*The Lancet*, Vol 385, 5.11.2015)

La suite des événements peut être consultée sur le fil twitter pince-sans-rire du Dr Raoult (@raoult\_didier). Après avoir relayé la lettre ouverte de 120 «stars de la recherche médicale» demandant des comptes au *Lancet*, Raoult conclut par une citation de Churchill:

«Bon, ce n'est pas la fin. Ce n'est même pas le début de la fin. Mais c'est peut-être la fin du commencement»... De la guerre contre la chloroquine.

... Et le gouvernement français se retrouve lâché en rase campagne avec sa prohibition hâtive. Dans certains conseils d'administration, on a dû apprendre à remettre le bouchon dans le goulot du champagne.

La violence de cette guerre est proportionnée à l'enjeu. Elle procède d'une tentative d'accaparement du vaste marché Covid-19 par le cartel des vaccins. Mais la bataille médicale a débordé sur le terrain politique. Si un Donald Trump a approuvé la chloroquine, c'est que la chloroquine est «de droite» et que le virologue marseillais «incarne le populisme», comme l'a décrété le journaliste Alain Duhamel. Quiconque défend la chloroquine, en somme, est un supporter de Trump, et quiconque combat Trump doit condamner la chloroquine... On voit le danger de cette campagne visant à compromettre *politiquement* un médicament qui, peut-être, aurait pu sauver des milliers de vies sans ces polémiques.

Or la responsabilité de ce débordement incombe en grande partie au

#### Declaration of interests

MRM reports personal fees from Abbott, Medtronic, Janssen, Mesoblast, Portola, Bayer, Baim Institute for Clinical Research, NupulseCV, FineHeart, Leviticus, Roivant, and Triple Gene. SSD is the founder of Surgisphere Corporation. FR has been paid for time spent as a committee member for clinical trials, advisory boards, other forms of consulting, and lectures or presentations; these payments were made directly to the University of Zurich and no personal payments were received in relation to these trials or other activities. ANP declares no competing interests.

*mainstream* médiatique. La publication de *The Lancet* était suspecte par son timing même et il suffisait de l'ouvrir à la p. 9 pour comprendre qu'elle était un travail de commande. Le prédécesseur de Véran, Philippe Douste-Blazy, l'a d'ailleurs démontée en un seul argument, accessible aux profanes. On aurait aussi pu admettre que la propension innée

de «big pharma» à la corruption est devenue une seconde nature, et qu'il ne s'agit nullement d'une rumeur conspirationniste. En relayant l'étude du *Lancet* sans recul, le système médiatique s'est transformé une fois de plus en principale usine à fake news.

Cette dérive était prévisible. Le Dr Raoult lui-même l'anticipait en relevant dans une interview que «les médias traditionnels sont en train de rentrer en conflit frontal avec les réseaux sociaux» - un conflit où ils risquent fort de laisser leurs dernières plumes. Aussi bien à cause de leur perte d'influence par comparaison avec les podcasts et les chaînes YouTube, que de la médiocre qualité de leurs informations. Si une revue de haut vol comme *The Lancet* se laisse instrumentaliser par le *big pharma*, qu'en sera-t-il des grands journaux assoiffés de subsides et souffrant de graves carences de manne publicitaire?

Or le problème est encore plus profond que ça: ce n'est pas seule-



ment la méthode et les idées de Raoult qui dérangent, mais surtout sa *culture intellectuelle*, individualiste et intuitive, *ringarde en soi*. C'est le professeur Gilbert Deray, un éminent adversaire de Raoult, qui a le plus clairement posé le diagnostic:

«Au 21ème siècle avons besoin d'INTELLIGENCE COLLECTIVE pas d'intuition et de bon sens.»

L'intuition et le bon sens, ces valeurs populistes, semblent exaspérer le système, mais elles persistent comme la mauvaise herbe. Quant à l'*intelligence collective* - autre nom du consensus politique - on voit par l'exemple ci-dessus comment elle tente de se construire. Pour imposer la crédibilité des groupes d'experts, dorénavant, il faudra trouver d'autres voies que les publications scientifiques...



## TURBULENCES

### **SUISSE - On a fermé les écoles par... pédagogie!**

Moment de vérité et de malaise à la Télévision suisse romande! Ces accroc sur la nappe blanche du covidoconsensus helvétique sont suffisamment rares pour qu'on les note précieusement.

A l'heure de prendre sa retraite de «M. Covid-19» suisse, le primesautier Dr Daniel Koch, avec sa cravate extravagante, est interviewé au «19h30». Derrière les formules courtoises et l'admiration exprimée pour le travail du gouvernement, quelques dissonances se font sentir. Le Conseil fédéral aurait-il surdramatisé? Fallait-il fermer les écoles? Pour confirmer l'impression, Philippe Revaz pose et repose la question taquine: «Si cela n'avait tenu qu'à vous, vous ne les auriez pas fermées?»

La réponse (min 2:01) est à proprement parler sidérante:

«Sur le plan épidémiologique, ce n'était pas une nécessité. Mais sur le plan de faire comprendre la situation, c'était bien qu'on l'a (sic) fait.»

En d'autres termes, si on a renvoyé les enfants à la maison, semé la panique et le désordre dans les familles et fait manquer un trimestre au système scolaire, ce n'était pas pour des motifs de santé publique, mais d'intimidation!

Nous l'apprenons donc de première main: certaines décisions lourdes du Conseil fédéral n'étaient pas motivées par la menace sanitaire mais par la pédagogie des foules! A prendre en compte lors de l'évaluation des conséquences et des frais.

### **COVID-19 - Une année de suicides en quatre semaines**

Tel est le constat fait par le Dr Mike deBoisblanc, du centre médical John Muir de Walnut Creek en Californie. Lui et ses

collègues, selon ABC News, auraient vu davantage de décès par suicide que de coronavirus pendant la quarantaine. Des chiffres sans précédent.

> Kacey Hansen, infirmière en traumatologie qui a passé 33 ans à l'hôpital, a déclaré qu'elle n'avait jamais été témoin d'attaques auto-infligées d'une telle ampleur. «Je ne l'ai jamais vu auparavant de telles choses», a-t-elle déclaré. «Je n'ai jamais vu autant de blessures auto-infligées.»

De plus en plus de données et de témoignages convergent pour indiquer que le coût social, psychologique et mental du confinement pourrait être bien plus sérieux qu'on ne l'a présenté. Le contre-coup du confinement, dont l'efficacité est elle-même contestée, va nous obséder pour des décennies à venir.

On ne pourra pourtant pas dire que nous n'étions pas prévenus. Les études sur les effets de l'isolation (surtout chez les personnes âgées), abondent. Par exemple, dans ces études résumées en 2016 par le *New York Times*:

Une vague de nouvelles recherches suggère que la séparation sociale est néfaste pour nous. Les personnes ayant moins de liens sociaux ont des habitudes de sommeil perturbées, un système immunitaire altéré, plus d'inflammation et des niveaux d'hormones de stress plus élevés. Une étude récente a montré que l'isolement augmente le risque de maladie cardiaque de 29 % et d'accident vasculaire cérébral de 32 %.

Une autre analyse, qui a regroupé les données de 70 études et de 3,4 millions de personnes, a révélé que les personnes socialement isolées avaient un risque de mourir 30 % plus élevé au cours des sept prochaines années, et que cet effet était plus important à l'âge moyen.

La solitude peut accélérer le déclin

cognitif chez les personnes âgées, et les personnes isolées ont deux fois plus de chances de mourir prématurément que celles qui ont des interactions sociales plus solides. Ces effets commencent tôt: les enfants isolés socialement ont une santé nettement moins bonne 20 ans plus tard, même après avoir tenu compte d'autres facteurs. Au total, la solitude est un facteur de risque de décès précoce aussi important que l'obésité et le tabagisme.

### **TRIBUNE - La religion de la prudence**

Les mesures disproportionnées prises par les gouvernements des pays démocratiques pour combattre la Covid-19 sous pression de leur opinion publique sont le résultat de la généralisation du principe de précaution, qui est entré dans les esprits et même jusque dans les législations.

Ce principe a pour but de mettre en place des mesures de prévention, même lorsque la science et les connaissances techniques ne sont pas à même de fournir des certitudes que des risques existent vraiment. Le principe de précaution s'applique principalement dans le domaine de l'environnement et de la santé.

Le principe de précaution est contraire aussi bien à la rigueur scientifique qu'à la règle du droit moderne disant que le doute profite à l'accusé. Il représente le retour à une civilisation ne connaissant ni la liberté de penser ni la présomption d'innocence. Ce genre de civilisation est encore la norme dans des pays dont la religion est en même temps un système de société. L'Occident est parvenu à s'en libérer après des siècles de combat et il ne retombera dans la théocratie que si sa population est remplacée par une autre.

Pourtant, il semble qu'il existe une nostalgie de ce système. Elle s'est concrétisée au siècle dernier par l'apparition de nouvelles pseudo-religions comme le communisme ou le national-socialisme,

qui n'ont pas réussi à s'établir durablement en raison de leur échec économique et intellectuel. Mais voici que de nouveaux dogmes prennent la relève.

Le premier de ceux-ci est que l'environnement de l'homme lui est au moins égal, sinon supérieur. L'humanité doit donc se conduire de façon à protéger les animaux, les plantes et la nature, quelles qu'en soient les conséquences pour elle. D'où la vigueur des mouvements écologiques, antispécistes, véganes et autres. Chose étrange, le principe de précaution leur permet de justifier les mesures les plus extrêmes sans qu'il puisse être appliqué à l'encontre de réalisations nuisibles comme les éoliennes, les voitures électriques ou les réseaux de communication électroniques.

Le second dogme, c'est la santé considérée comme le bien suprême. Quant à la mort, elle est devenue un accident qu'il faut éviter à tout prix. Dans nos villes, des hôpitaux toujours plus imposants ont remplacé les églises et rivalisent en importance avec les bâtiments du gouvernement, de son administration et de ses écoles. Sur base du principe de précaution, on supprime de plus en plus de libertés et l'on prolonge la vie de mourants sans même leur demander leur avis. Chacun voit dans son prochain celui qui pourrait le contaminer. On ne met plus seulement les malades en quarantaine, mais aussi les bien-portants.

Et comme ces deux dogmes, la protection de l'environnement et la santé à tout prix, jouissent d'un statut religieux, ceux qui s'y opposent ou même seulement les critiquent sont traités comme des blasphémateurs. Ils font l'objet de regards de haine, sont exclus de la vie publique et vilipendés par les médias, qui jouent le même rôle qu'auparavant les feuilles paroissiales.

Une nouvelle religion est née: celle du principe de précaution.

Claude Haenggli

· *Les tribunes publiées par l'Antipresse sont libres et ne reflètent pas nécessairement les vues de la rédaction.*

### **USA · Sauvons les pauvres milliardaires!**

À en croire le rapport publié par *Forbes* le 7 avril dernier, les milliardaires yankees avaient de quoi se faire du souci puisqu'avec l'arrivée du virus leur fortune globale avait chuté en passant de 3 111 milliards à 2 947 milliards par rapport à 2019. Entre-temps les nababs ont su rebondir et sortir la tête de l'eau en enregistrant à fin mai de nouveaux gains appréciables qui compensent largement leurs pertes du début de la pandémie. À eux seuls, le patron d'Amazon Jeff Bezos et celui de Facebook Mark Zuckerberg ont vu à ce jour leur montagne de blé gonfler de 63 milliards depuis le 18 mars.

Sur son site *inequality.org*, l'*Institute for Policy Studies* basé à Washington résume ainsi la situation:

«Pendant la pandémie, la fortune des milliardaires US a pris du coffre alors que dans le même temps, ceux qui souffraient, affrontaient la misère ou perdaient la vie se comptaient en millions. On voit là un indicateur monstrueux des inégalités qui caractérisent la société étatsunienne. Trois chiffres importants permettent de mieux appréhender ces temps de pandémie et leur caractère inégalitaire: 100, 40 et 485. À ce jour, plus de cent mille personnes sont mortes du Covid 19. Depuis le 18 mars, ce ne sont pas moins de 40 millions de personnes qui se sont inscrites au chômage, selon le Bureau of Labor Statistics. Ce dernier chiffre n'inclut pas les millions qui ont eu recours à l'aide accordée aux travailleurs indépendants. Dans ce nombre, ils sont aussi des millions à avoir perdu la couverture maladie, liée à leur emploi. Pendant ces mêmes dix semaines qui séparent le 18 mars du 28 mai, la fortune des milliardaires yankees s'est accrue de 485 milliards, soit presque 500 milliards de dollars,

ce qui représente une augmentation de 16,5 pour cent. Les États-Unis comptent ainsi 16 milliardaires de plus qu'il y a dix semaines».

Dans son éditorial du *New York Times*, intitulé «Des miettes pour les pauvres et une aubaine pour les riches», Nicholas Kristof attribue une part de ce regain de fortune pour les plus friqués à la «compassion» que le Président Trump et ses alliés au Congrès ont éprouvée à l'égard des «zillionnaires» (3). En même temps qu'ils restreignaient l'octroi des bons d'achat de vivres - les fameux *food stamps* - aux plus démunis, ils accordaient une enveloppe de secours de 135 milliards de dollars - vous avez bien lu: 135 milliards - aux riches investisseurs immobiliers. Une collègue de Kristof, Jesse Drucker, note que Trump lui-même, ainsi que son gendre Jared Kushner, pourraient aussi profiter de largesses accordées par l'État fédéral aux sinistrés de la pandémie. Charité bien ordonnée commence par soi-même!

J.-M. Bovy/29.05.2020

### **MÉDIAS · Suisse romande, sanctuaire des médias libres?**

Le magazine *l'Information immobilière* a réuni en dialogue les «trois mousquetaires» dirigeant les trois plateformes média indépendantes en Suisse romande: Jacques Pilet pour *Bon pour la tête*, Tibère Adler pour *Heidi.news* et Slobodan Despot pour *l'Antipresse*.

Les trois initiatives procèdent de la dérive conformiste de la presse «de grand chemin» - et de son effondrement économique annoncé. Chacun de ces nouveaux médias répond aux défis de l'époque à sa manière.

Trois projets éditoriaux; trois entreprises intellectuelles, mais aussi animées par le cœur et la passion; trois axes différents, mais un constat commun qui dépasse les divergences: la presse traditionnelle se meurt de conformisme davantage que du manque de moyens financiers.

Un échange courtois qui dessine peut-être les contours du paysage futur.

### **TECHNO-DÉBILE · Le retour de la machine à écrire**

Encore un domaine où l'évolution technologique aura fait le tour du cadran! Et c'est toujours aux Etats-Unis que la *high-tech* vient de réinventer la roue.

Le Freewrite est un un boîtier en plastique ressemblant à un jouet des années 1970, pesant un peu plus qu'un *laptop* moderne et ne comportant qu'un clavier et un minuscule écran à cristaux liquides affichant une trentaine de lignes de texte.

Aux *hipsters* qui veulent bien dépenser 500 à 700 dollars pour ce chef-d'œuvre du kitsch industriel, on promet un océan de sérénité sans mails, sans twitter, sans vidéos. Tout ce qu'on nous présentait jusqu'à hier comme de formidables aides à la productivité serait soudain devenu une nuisance.

Car le Freewrite n'est rien d'autre... qu'une écritoire. C'est paraît-il l'outil de «création» textuelle le plus perfectionné. Ne manque plus que le levier de retour de chariot et le mitraillage des frappes, et vous pourrez retrouver la Remington de grand-papa.

Au fait, et pourquoi ne pas carrément revenir à la machine à écrire mécanique? Il paraît que les services secrets russes s'y sont remis pour parer à l'interception électronique de leurs courriers.

Courez donc chez votre papetier, achetez une rame de feuilles et les derniers rubans encrurs... et vous serez au comble du chic!

Ou alors, ouvrez votre traitement de texte et fermez les autres fenêtres. La capacité de résister aux distractions est une des qualités qui distinguent l'adulte de l'enfant, dit-on.

## **Pain de méninges**

### **LA RAISON NON CORRIGÉE PAR L'INSTINCT...**

Mais le besoin de croire que certaines personnes savent réellement ce qu'elles prétendent savoir, et qu'elles peuvent ainsi leur épargner la peine de penser par elles-mêmes, est si bien enraciné dans le cœur des hommes, qu'au bout de peu de temps les soi-disant philosophes et gens à marottes devinrent plus puissants que jamais, et que peu à peu ils amenèrent leurs concitoyens à admettre toutes ces absurdes théories sur la vie, dont j'ai rendu compte au cours des chapitres précédents. En vérité je ne vois pas comment les Erewhoniens pourront être heureux, tant qu'ils n'auront pas réussi à comprendre que la raison non corrigée par l'instinct est chose aussi dangereuse que l'instinct non corrigé par la raison.

– Samuel Butler, *Erewhon*, trad. Valéry Larbaud. (Via Pascal Dober)

# LIBÉRATION !

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

